

Après l'université d'été

# Une soif de dialogue vrai

Premiers enseignements de l'université d'été 2010 du PCF tirés par Patrice Bessac, porte-parole national, chargé de la formation et des transformations du PCF.



**Communistes** Quel bilan tirez-vous de l'université d'été ?

**Patrice Bessac :** Très, très, très positif à écouter les retours de celles et ceux qui y ont participé. Nous avons franchi un cap, à tout point de vue : qualité des intervenantes et des intervenants, éventail des thématiques proposées, mais également qualité de l'hébergement. Je pense par exemple à ces dizaines de communistes qui ont participé à l'atelier d'Yvon Quiniou : pendant plus de deux heures, ils ont entendu parler de Spinoza, de Marx, de Darwin, de Platon... Pour moi, cela reste un symbole fort de cette université, car cette rencontre de la philosophie, de la psychiatrie, évidemment des sciences économiques, de la sociologie est l'une des clefs de l'avenir.

**Communistes** Justement, cette université a accueilli de nombreux intellectuels, certains "non-membres" du Parti ; que vous ont-ils confié ?

**P. B. :** Ils ont d'abord été très impressionnés par le caractère studieux des participants et ensuite par le niveau de réflexion des militantes et des militants. Vraiment impressionnés. Plusieurs nous l'ont dit spontanément après leur atelier et ce n'était pas pour nous caresser dans le sens du poil, comme on dit. Je suis frappé par la disponibilité de ces intellectuels à engager un dia-

logue, un travail sur l'avenir de nos sociétés. Alors que la société du spectacle lobotomise la parole politique, beaucoup sont assoiffés d'un dialogue vrai, où on prend le temps de penser ensemble.

**Communistes** La lenteur est d'ailleurs une thématique de votre discours d'ouverture... Pouvez-vous en préciser le sens ?

**P. B. :** Mon discours d'introduction a pris la forme d'un plaidoyer pour une forme de politesse envers nous-mêmes et envers celles et ceux avec qui nous parlons. Une politesse qui fait taire l'injonction du capitalisme au mouvement perpétuel, au changement qui ne change rien pour aller à la rencontre, sans préjugés, sans esprit de domination, de notre propre pensée et de routes celles qui existent dans le mouvement critique, progressiste, communiste, transformateur. Une politesse qui fait l'éloge de la lenteur dans les relations humaines et politiques, qui prend le risque de penser lentement pour penser vraiment. Une politesse qui fait taire radicalement le populisme, l'esprit simple des communicants, qui tient à distance la vulgarité de l'exercice politique dans la société du spectacle pour entretenir une relation de respect, au fond profondément républicaine, avec nos concitoyens et nos concitoyennes. Donc oui, je crois que la lenteur devient une vertu révolutionnaire !

**Communistes** La crise écologique était très présente lors de l'université d'été. L'intérêt des participants est confirmé ?

**P. B. :** Bien sûr. Mais des ateliers ont accolé à la crise écologique l'idée de crise anthropologique, c'est-à-dire de crise du devenir humain. Le capitalisme a ceci de fascinant qu'il est puissamment intégrateur. Parler de l'organisation économique du système actuel, c'est discuter aussi sa puissance culturelle, sa capacité à diffuser sa morale bien au-delà des relations économiques, pour s'étendre aux rapports entre les êtres, du social aux sphères les plus intimes. Un philosophe parle de l'effondrement possible des structures de l'imaginaire humain. Il veut dire par là que la puissance intrusive des industries culturelles, la violence colonisatrice des images et des signes que nous absorbons par exemple par la télévision plus de trois heures par jour peuvent conduire à l'assèchement de la capacité de milliards d'êtres humains à établir entre eux et avec eux-mêmes des relations libres des injonctions du marché. "L'écologie des relations humaines" est aussi en cause en même temps que l'avenir de la planète en tant qu'espace accueillant pour l'espèce humaine. Au fond, le communisme doit devenir un écologisme radical !

Propos recueillis par Gérard Streiff